

Pour une identité de rencontre : Senghor, l'Afro-Européen¹

Toader SAULEA
Université de Bucarest, Roumanie

Je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle.
Rimbaud

Il nous faut rester des sauvages
Picasso

Chaque peuple possède sa *païdeuma*², c'est-à-dire sa faculté et sa manière originales d'être ému : d'être saisi. Cependant l'artiste – danseur, sculpteur, poète – ne se contente pas de revivre l'Autre ; il le recrée pour pouvoir mieux le vivre et le faire vivre. Il le recrée par le rythme, et il en fait ainsi une réalité supérieure, plus vraie, c'est-à-dire plus réelle que le réel factuel.

L. S. Senghor

Pour s'universaliser, la Renaissance se fait nomade. Elle voyage et se raconte dans et à partir de ses voyages. Européenne, elle ouvre l'Europe à l'Autre, mais moins pour le connaître que pour s'y (re)connaître. Car il ne s'agit pas, pour elle, d'assimiler une culture autre, d'ouvrir son savoir renaissant au savoir de l'ailleurs. Bien au contraire, riche de cette altérité itinérante, elle accueille l'autre comme le même du même, l'instaure comme ailleurs chez elle, le mémorise en mémorial de son savoir:

Les mondes oubliés de la Monarchie nous rappellent que, depuis le XVI^e siècle et

¹ Le syntème Afro-Européen désigne la vocation « géo » d'un *poeta bifrons*. Cette binomination inscrit les limbes de Senghor, l'errant des deux continents, - « On m'a nommé l'Itinérant » (« Épîtres à la princesse », *Éthiopiennes*) – capture d'une double *hybris* : trop Nègre pour l'Europe, trop Blanc pour l'Afrique. Natif d'une rive et habitant de l'autre, mais sacrifiant trop au « chromatisme », le Sénégalais se doit de faire « peau neuve » entre les deux, de re-naître autre dans cette itinérance : « Jusqu'en Sine jusqu'en Seine » (« In memoriam », *Chants d'ombre*).

² Créé par l'ethnologue allemand Leo Frobenius, *païdeuma* est un concept affectif, un pathème culturel. C'est l'âme toujours jeune d'une culture juvénile, son souffle mental spontanément créateur. La parenté spirituelle Frobenius-Senghor est, de ce fait, une *païdeuma* esthétique autant qu'une esthétique *païdeumatique*, nourrie par les affinités électives des cultures africaine et allemande.

dans les quatre parties du monde, des traditions européennes, des idées, des concepts, des styles, des techniques ont rencontré et affronté d'autres héritages, d'autres façons de représenter ou de rendre présent le monde. Les rôles ont été alors distribués pour longtemps. Les Européens ont imposé leurs arts. Les sociétés envahies ont réagi en produisant des arts méfis. Les Européens ont à leur tour appris à capturer, à domestiquer, à neutraliser et à exploiter d'autres esthétiques et d'autres passés.³

Mais l'Europe - « entité aussi dépourvue de réalité et de contenu que la divinité mythologique du même nom »⁴ - c'est aussi sa mythologie devenue ontologie et son ontologie transmuée en art d'être. C'est dire que, vision-esprit, entité spectrale, faite d'image et de phantasme, l'Europe serait à la fois le sujet et l'objet d'une « phantasmatique »⁵, puisqu'elle « n'a jamais su devenir ce qui aurait pu la faire naître: une concrétisation vécue de son imaginaire. »⁶

Telle qu'on la voit re-présentée par les arts plastiques gréco-romains ou la peinture de la Renaissance (Véronèse, *Enlèvement d'Europe*), « la petite-fille de Neptune »⁷, que le ravisseur céleste a « connue » sur une île avant de la rendre (au) continent, a su accueillir les événements comme autant de « visites » des dieux, et qu'elle n'a épousé ses « histoires » que pour en faire son histoire: « La planète entière est une colonie de l'Europe, en morale et en fait, en science et en politique. L'histoire en a décidé, et on ne revient pas là-dessus: saint Paul n'est pas californien, Euclide n'est pas chinois. »⁸

Fille de la mer dé-rivée par le ciel, suivant le mythogème, allant de rive en rive à dos d'immortel taureau, Europe nous arrive de toutes les rives en Arrivante absolue.⁹ Le Minotaure crétois est son petit-fils, son « sang fidèle qui requiert fidélité »,

³ Serge Gruzinski, « L'art total, l'art méfis et les prémices de la mondialisation », dans *L'Œuvre d'art totale*, Paris, Gallimard, coll. « Arts et artistes », 2003, p. 157-158.

⁴ Romain Gary, *Europa*, Paris, Gallimard, 1972, coll. « Folio », p. 228.

⁵ Paul Audi, *L'Europe et son fantôme*, Paris, Éditions Léo Scheer, coll. « Manifeste », 2003, p. 16.

⁶ Romain Gary, *op.cit.*, p. 394.

⁷ Fille d'Agéonor, roi de Phénicie, lui-même fils de la nymphe Libye et de Poséidon, la princesse Eurôpè fut enlevée par Zeus, métamorphosé en taureau blanc, et transportée en Crète, où, reprenant son aspect de dieu, le ravisseur l'avait rendue mère de Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. Horace, entre autres, célèbre cette hiérogamie en rappelant à la divine épouse qu'elle épousait, par son nom, « la moitié du monde » : « Tu ignores que tu es l'épouse de l'invincible Jupiter. Cesse de sangloter, apprend à bien soutenir ta haute condition; la moitié du monde te devra son nom » (*Odes* III, 27, 69-76).

⁸ André Suarès, *Vues sur l'Europe*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1939, p. 100.

⁹ « L'arrivant absolu n'a pas encore de nom et d'identité », Jacques Derrida, *Apories. Mourir – s'attendre aux limites de la vérité*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1996, p. 67.

comme le dirait Senghor.¹⁰ Le sang est don en abyme, don qui n'est pas « grec », cheval de Troie, don dans le don, donc contre-don; sang « spirituel », mithriaque, il ne donne rien, il n'est que donation, il sacrifie au sacrifice, à l'esprit dans l'esprit. En gréco-latine et fière de l'être, l'Europe taurobolise et perpétue la taumachie en athlétisme supérieur. Elle conjure la violence, en distille le sacré, en subjugué l'élan et s'en renforce, se réjouit de recevoir et donner, d'être cette subjugation, c'est-à-dire joug de civilisation urbi et orbi.

Méditerranéenne, - « "miéterrane", c'est-à-dire propre à tous les peuples de la Méditerranée »¹¹ -, dont elle se veut la géographie et la stratégie, l'Europe a pris le pli du centre, du centre comme eurocentre. Elle persiste en géocentre, en principal théâtre (de l'esprit) du monde d'hier et d'aujourd'hui. Elle est une aporie exemplaire, dans la mesure où sa culture est sa genèse et sa genèse est européogenèse, à la fois son pro-blème¹² et sa solution, son pro-jet culturel et la culture de son projet.

Identique et différente à souhait, l'Europe se nourrit de son identité différée et de sa différence identifiante à la suite d'un « crime atavique, crime des cultures européennes colonisatrices du Bassin méditerranéen. »¹³ Capture captive de son mythe de l'intériorité, elle s'attend elle-même, en voilée dévoilée, en inconnu(e) chez soi. Elle s'épuise à puiser à sa source intérieure, se ressource aux valeurs de son « euro-péocentrisme paradoxal », qui porte les Occidentaux vers le dehors sans les contraindre à se renier. »¹⁴

Cependant, une fois à l'étranger, c'est elle l'Étrangère. Quand elle s'absente de chez elle, elle est « Europe mentale » (Valéry), effet d'absence. L'Absente-Europe rejoint alors l'Absente-Afrique de Senghor, qui est l'Absente parce que la Présente est colonisée. Exclue d'avoir longtemps exclu l'Autre, l'Europe perd son droit d'aînesse, ne se précède plus, arrive en retard sinon trop tard, au rendez-vous des civilisations qu'elle croyait précéder. Son imaginaire en est tragiquement fracturé. La chronologie chinoise¹⁵, par exemple, lui enlève le droit de préséance dans sa relation à la Terre et au Ciel.

¹⁰ « Le totem », *Chants d'ombre*.

¹¹ André Suarès, *op.cit.*, p. 88.

¹² Cf. l'étymologie à partir du grec *problêma*: *pro*, en avant et *ballô*, je jette.

¹³ Fabien Nègre, « Négritude, créolité, métissage. Phénoménologie de la pensée ultramarine », dans *Raison présente*, n° 129, 1^{er} trimestre 1999, p. 6.

¹⁴ Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, quatrième page de couverture.

¹⁵ Cf. à ce propos Marc Crépon, textes choisis et présentés par, *L'Orient au miroir de la philosophie. La Chine et l'Inde, de la philosophie des lumières au romantisme allemand. Une anthologie*, Paris, Pocket, 1993.

D'autre part, l'unique Vérité, téléologique, éclate en vérités plurielles, cosmologiques. Celles-ci viennent, entre autres, du Céleste Empire, du Soleil levant ou de l'Éthiopie, nom générique par lequel les Grecs désignaient l'Afrique: « Je sais que les Latins désignaient le Noir sous les noms quasi géographiques de *Afer*, *Maurus* et *Indus*. Mais les Grecs parlaient bien des *Aithiopes*, des « Brûlés », et les Français du pré-Moyen Âge, des *Sarrazins*, à cause de leur peau sombre, en voyant les Almoravides. »¹⁶. Mieux encore, la vérité européenne judéo-chrétienne, celle du Livre, rencontre la vérité de la « bouche d'ombre », vérité d'avant la Vérité, celle de la Parole négro-africaine, du Verbe-Être-Force du cosmos:

La Parole est tout
Elle coupe, écorche.
Elle modèle, module.
Elle perturbe, rend fou.
Elle guérit ou tue net.
Elle amplifie, abaisse selon sa charge.
Elle excite au calme les âmes.¹⁷

Cependant, le souci européen de primordialité rejoint une langue fondative, une protolangue, une *Ursprache* comme orient de l'âme ou âme-orient. Le sanscrit en aval, l'indo-européen¹⁸, sa langue-mère, en amont, l'Europe est de nouveau *dis-cours*, archétype historial, origine originante, *matrie* de l'Occident, creuset immémorial de l'écrit face à l'oral sans mémoire, « capitalisation anamnésique. »¹⁹ Car si l'oralité est fondation sans origine, l'écriture est origine sans fondation.

Or, oublieux de l'Autre, dont il gère la transmission, l'Occident²⁰ s'en

¹⁶ Léopold Sédar Senghor, *Liberté 3. Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977, p. 343.

¹⁷ Louis-Vincent Thomas, René Luneau, *Les Religions d'Afrique noire, textes et traditions sacrés*, Paris, Fayard-Denoël, p.18.

¹⁸ « Lorsqu'on se pose la question "l'indo-européen, où et quand?" on attend des réponses en termes de réalité géographique; historique et sociale. Mais on ne saurait oublier que l'indo-européen [...] reste un concept purement linguistique », André Martinet, *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-Européens »*, Paris, Payot, 1986, Préface pour les lecteurs.

¹⁹ Jacques Derrida, *L'Autre Cap*, Paris, Minuit, 1991, p. 24.

²⁰ « Première civilisation à se définir à partir d'un point cardinal, l'Occident, dans une sorte d'intuition géniale, s'est donné – avec le nom du couchant – la mort pour horizon. Mais il ne le sait pas. Il s'est plutôt identifié à la "découverte" du Nouveau Monde, à la course du soleil et à son éternel retour. », cf. Thierry Hentsch, *Raconter et mourir. L'Occident et ses grands récits*, Paris, Éditions Bréal, 2002, Introduction, p.13. À remarquer aussi que le mot latin *Occidens* ou

ressent de cette amnésie, de cette étrangeté constitutive du même, qui est effraction du non-familier de l'âme au sein du familier de l'esprit. Apollinaire découvre le devin dans l'androgynie : les mamelles de Tirésias « voient » plus loin que ne voit Tirésias. Aussi le monde du Soleil couchant, l'*Abendland*, la « terre du soir », fait-il brusquement retour sur soi. Il se quitte *ici* pour se retrouver autre *là*, en fait le même sur le territoire de l'autre.

L'Européen consent à « s'étranger » dans un va-et-vient entre sa terre trop connue et une *terra incognita*, un territoire de jouvence pour lui qui est plus jeune que jamais, parce que son Europe à lui n'existe pas encore.²¹ Le civilisé se « colonise », déterritorialise l'identique qu'il est, le désidentifie. L'identique n'est alors que distance intériorisée, « lointain intérieur » (H. Michaux), absence-présence de l'étranger en soi : « la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche. »²²

Faux abri de l'être, l'insouciance de la raison ne met pas à l'abri du souci de ne pas être ce que l'on est, du souci de virtualité. La vie est souci d'être autant que de fabulation du non-être, d'où le mal-être. Revenu de sa vie raisonnable, mais soucieux de la réenchanter, l'Européen s'en va rejoindre son vieil Occident comme Occident neuf,²³ l'aventure de l'Autre rachetant ainsi sa non-aventure, sa défaillance historique : « Si je suis l'Autre, ses victoires deviennent mes victoires. »²⁴

Seraient-ce la pauvreté d'une hyper-existence, – de cette « surmodernité »²⁵, que secrète l'intimité excessive du proche et du prochain –, le mal-être chez soi à cause du trop d'être soi, le malaise du civilisé désenchanté de n'être plus un mortel de droit divin, qui poussent la France de la Troisième République à l'exogamie territoriale, à la convivialité inhospitalière du Civilisé et du Barbare en terre d'Afrique ?

En effet, la France impériale s'ex-porte corps et biens, elle porte son moi-

Occasus semble avoir eu une évolution sémantique parallèle avec l'adjectif grec *eurôpos*, que le lexicographe Hésychius d'Alexandrie traduit par « large, obscur ». Notre Europe serait donc « la Ténébreuse ».

²¹ Cf. Jacques Derrida, *L'Autre Cap*, *op.cit.*

²² Georg Simmel, « Digressions sur l'étranger », cité par Michel WIEVIORKA, *La Différence*, Paris, Éditions Balland, « Voix et regards », 2001.

²³ Nous jouons ici sur le titre d'un livre de Gustave Kahn, fait de « mirages » et de « vérités d'Orient », *Vieil Orient, Orient neuf*, Paris, Eugène Fasquelle, éditeur, 1928.

²⁴ Pascal Bruckner, *op.cit.* p. 48.

²⁵ « La surmodernité apparaît quand l'histoire devient actualité, l'espace image et l'individu regard. », Marc Augé, *Le Sens des autres. Actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994, p. 163.

empire dans un monde-chaos comme un village de brousse: « Il n'est pas de village qui ne soit cerné par la brousse. L'ordre du monde est toujours bordé par un chaos où la force est mise à nu. »²⁶ Pour civiliser autrui, en faire son semblable, la France va faire jouer ses « facultés de barbarie » (L. Kesteloot), son aptitude à se re-payer en se dépaysant.

Comme si la France voulait retremper sa *francité* dans l'*anima* de la « primitive culture » (E. B. Tylor), pour que, à force d'acculturation mutuelle, elle puisse voir naître le *métis* culturel – l'Afro-Européen ou l'Euro-Africain – nouveau civilisé de civilisations croisées, non plus ethniquement mais culturellement enraciné. Culturelle, la racine primerait ainsi la race. L'homme culturel marquerait de la sorte l'avènement d'une nouvelle humanité, relevée en « civilisation de l'universel » (Teilhard de Chardin), aux couleurs de la France universelle: « Ainsi la France s'est-elle conçue pendant près de deux siècles comme une *nation universelle*, et elle n'est assurément pas la seule à avoir nourri ce type de prétention. »²⁷

Le centre se décentre, la France déménage, campe outre-mer, s'installe en terre libre de culture, donc cultivable, colonisable²⁸, apte à la civilisation. Habitué à assimiler symboliquement le blanc au divin, l'indigène noir accueille l'étranger blanc comme un dieu, le cautionne de son « étrangeté » de Noir, échange son autochtonie, son identité nègre contre l'altérité blanche, « se blanchit » volontiers et, à la rigueur, consent à porter cette « blanchitude » à titre d'universalité de l'être-au-monde.

Ainsi l'Europe, sans orient intérieur assignable, mais forte d'une technoculture humaniste, d'une culture à partir de l'homme-technicien, entreprend-elle de convertir l'Afrique-orient du monde, « sans civilisation », mais forte d'une culture de la-vie-la-mort, d'une anthropo-thanatographie, culture du déploiement de l'étant à partir de lui-même.

La quête d'Orient, gnose occidentale d'une nostalgie des origines mise en glose comme « tentation de l'Occident » (Malraux) ou « connaissance de l'Est » (C Claudel), est désir d'illumination *in extremis*, besoin d'altérité vivifiante que ressent une Europe saturée de nombrilisme, revenue de ses autoreprésentations idylliques. Le savoir-pouvoir du « stupide XIX^e siècle » le cède à l'art du savoir fin de siècle, qui est saveur de l'art contre la raison, de l'art à la place de la raison. Saveur de l'irrationnel mis en art. Ayant lieu sans lieu, atopique, l'imaginaire européen se fait, désormais, quête d'un soi venu d'ailleurs, du « soi-même comme un autre »²⁹. Car le

²⁶ Xavier Garnier, *La Magie dans le roman africain*, Paris, P. U. F. , coll. « Écritures francophones », 1999, p. 159.

²⁷ Michel Wieviorka, *op.cit.*, p. 22. Souligné dans le texte.

²⁸ Du latin *colere*, « cultiver ».

²⁹ Cf. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

soi originaire est toujours ailleurs, second, il n'est jamais co-originaire à son origine.

L'Autre originaire est, en l'occurrence, l'Africain, puisque l'Afrique est non seulement l'Orient³⁰ de l'humanité, mais son ombilic³¹ même, elle qui, en dépit des mouvements tectoniques, continue à faire figure d'*Axis Mundi*. « Crucifiée depuis quatre cents ans et pourtant respirante »³², elle s'est émue, sans se mouvoir, s'est disséminée dans l'espace sans « dépayser » son sang sinon par transfusion :

New York! Je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang
Qu'il déroule tes articulations d'acier, comme une huile de vie
Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.
Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du
Taureau et de l'Arbre
L'idée liée à l'acte l'oreille au coeur le signe au sens. ³³

Cette immobilité centrale, « au-dessus de l'Ancien et du Nouveau Monde »³⁴ a réconforté l'Afrique dans son désir d'elle-même, désir d'être comme plus-être dans l'économie cosmique, *désir d'Afrique*³⁵ comme désir créateur d'être-humanité, désir d'être la richesse « noire » de l'Être :

Il s'est trouvé des Africains de chez nous pour le désir d'Afrique, qui se sont armés de la plume. Ils ont démontré que l'Afrique, le premier continent de l'humanité, avait – écrites ou non écrites – de multiples traces de son passé multimillénaire. Ils (les idéologues de chez eux, les Occidentaux) avaient arrêté que nous étions sans culture. On leur a répondu que les Africains de la plus longue histoire de l'humanité avaient la culture la plus riche de l'univers.

L'Afrique voit plus qu'elle ne prévoit, elle est plus voyante que visionnaire. En ce sens, nourris eux aussi d'analogies et de correspondances entre les êtres et les choses, les poètes-*voyants* français sacrifient tout naturellement à la magie de l'Afrique. Le continent noir et le poème européen se répondent

³⁰ « L'Orient est partout valorisé parce que le lever du soleil symbolise la lumière spirituelle salvatrice, la naissance de l'immortalité, tandis que l'Occident, lieu du couchant, symbolise l'errance ou la mort. », cf. Jean-Jacques Wunenburger, *Le Sacré*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 4^e éd. 2001, p. 39.

³¹ « L'Afrique tourne sur elle-même comme le globe terrestre, abandonnant à leur sort les terres usées, couvertes de poussières et de morts, les terres qui veulent arrêter la course du soleil. », cf. Philippe Soupault, *Le Nègre*, Paris, Simon Kra, 1927, p.155.

³² L. S. Senghor, « Prière de paix I », *Hosties noires*.

³³ L. S. Senghor, « À New York », *Éthiopiennes*.

³⁴ L. S. Senghor, « Prière de paix I », *Hosties noires*.

³⁵ Ahmadou Kourouma, Préface à l'essai *Désir d'Afrique* de Boniface Mongo-Mboussa, Paris, Gallimard, collection « Continents noirs », 2002.

analogiquement dans le Poème, à travers des *topoi* comme « la brune enchanteresse » (*À une dame créole*) et « le parfum des verts tamariniers » (*Parfum exotique*) de Baudelaire,³⁶ le panisme élémental – « la mer mêlée/Au soleil » - de Rimbaud,³⁷ ce dernier alchimiste du je/jeu des sons et des couleurs dans la lecture négro-africaine de Senghor :

Paradoxalement pour l'époque, en proclamant, dans *Une saison en enfer*, qu'il était un « nègre », le poète se référait consciemment aux valeurs essentielles de la Négritude : à l'« instinct », c'est-à-dire à l'intuition du Nègre, exactement à sa puissance d'imagination symbolique. C'est ce que suggèrent les expressions: « la couleur des voyelles », « la forme et le mouvement de chaque consonne », « des rythmes instinctifs », « un verbe poétique accessible... à tous les sens ». Il suggère le symbolisme rayonnant du Nègre, où tous les sens – les sons, les odeurs, les saveurs, les touchers, les formes, les couleurs, les mouvements – entretiennent de mystérieuses correspondances et donnent naissance aux images analogiques. Il y a plus. Rimbaud ne sépare pas la pensée de l'action, l'esprit de l'âme, ni celle-ci du corps. Le but du poète est de « posséder la vérité dans une âme et un corps ». Comme l'initié noir, encore une fois, de se convertir en Dieu.³⁸

Ce climat rimbaldien d'« alchimie du Verbe » et, symboliquement, d'« oeuvre au noir », imprègne l'imaginaire artistique français pendant et après la Belle Époque, au point de devenir une constante poétique appelée « surréalité ». Or, comme le temps qui n'est beau que d'être plutôt mauvais, la Belle Époque n'est « belle » que d'être déjà autre, métissée, « créolisée » par la consubstantialité imaginaire du blanc et du noir. Ceci dit, l'image d'Autrui apparaît comme l'autre de soi que l'on tue en soi. Mieux encore, le souci de soi se mue en souci d'autrui par haine de soi.

Le soi replié, pathétique, souffrant d'angélisme, n'est pas beau à voir. Être beau c'est, dans la lignée du « comme » oxymorique lauréatmontien, être beau comme un Noir, à savoir grand, athlète³⁹ et viriloïde. Le viril rend beau et le

³⁶ Le « tropisme » du poète intéresse Senghor dès 1932, pour son mémoire « L'Exotisme chez Baudelaire. »

³⁷ « Le sang païen revient! [...] Ma journée est faite; je quitte l'Europe. », cf. Rimbaud, « Une saison en enfer », dans *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 119.

³⁸ « Dialogue sur la poésie francophone », dans Léopold Sédar Senghor, *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, 1973, 1979, 1984, p. 351.

³⁹ « Aujourd'hui encore, l'athlète complet est celui qui sait, à la fois, lutter et danser, chanter et composer des poèmes. », L. S. Senghor, *Liberté 3. Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977, p. 228.

beau virilise. La bioesthétique africaine, que résume l'équation Sperme⁴⁰-Fécondité-Beauté, participe de l'archétype féminin du beau « parisien », incarné, à la rigueur, par la « Vénus noire » de Baudelaire ou la « Vénus hottentote »⁴¹ (*Olympia*) de Manet.

Cette passion des « tropiques », conscience « décadente » d'une époque saturnienne, chronophage et polytopique, où le sauvage côtoie le civilisé, est ouverture, non pas à des représentations de mondes mais à des mondes de représentations. Le XX^e siècle renoue avec l'« empire des signes » orientaux, d'une part, avec les arts primitifs d'autre part, révélateurs d'un *homo aestheticus primordialis*, élémental sans être élémentaire, résonnant à une époque qui n'est plus ce qu'elle est, qui ne fait plus époque parce qu'elle est pré-époque, pré-temps, « primitivité » du temps transposée en art primitif:

Sur le plan artistique, notre époque est d'abord celle des arts primitifs – avant tout – des arts africains, et notre ère celle des fétiches. »⁴²

Une ère africaine des lettres et des arts succède ainsi, poétiquement, au « monde ancien », gréco-latin, notre continent-origine auquel fait ses adieux l'Île-de-France, par le biais de l'oasis d'élection qu'est la « Zone » d'Apollinaire, dérive cosmopolite pour pour une nouvelle arrivée, celle du « flâneur des deux rives », dont l'art « serait inexplicable sans l'art nègre.⁴³

Cet effet de zone qu'enregistre l'œil « sauvage » d'un féticheur en territoire civilisé, est la rencontre de l'émerveillement « animiste » et de l'« esprit nouveau » apollinarien, esprit respiritualisé par l'âme des formes. Il se donne à voir avec, entre autres, *Les Demoiselles d'Avignon* (1907), ce « bordel philosophique » de Picasso, l'Andalou converti par un masque *Baoulé*, - et dont « la peinture n'est jamais de la prose, c'est de la poésie, [...] écrite en vers avec des rimes plastiques. »⁴⁴ -, le *Premier Album de sculptures nègres* d'Apollinaire⁴⁵ et Paul Guillaume. Mais aussi avec les

⁴⁰ L. S. Senghor : « Le poème, pour tout dire, c'est le sperme fécondant du monde. », *ibid.*, p. 231.

⁴¹ Le Hottentot incarne l'essence du Noir. La femme hottentote est féminité primitive, sexualité débridée, simiesque. La Noire présente à l'arrière-fond de l'*Olympia* de Manet est le signifiant noir censé hypertrophier le sexe « blanc » occulté. Cf. à ce propos, Sander L. Gilman, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la Race, de la Sexualité et de la Maladie*, P. U. F., coll. « Littératures européennes », 1996, p. 80, *passim*.

⁴² Emmanuel Berl, *Trois faces du sacré*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1971, p. 83.

⁴³ L. S. Senghor, « Apollinaire et l'Afrique noire », dans *Liberté III. Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 504.

⁴⁴ Cité par L. S. Senghor, « Picasso en Nigritie », *ibidem*, p. 326.

⁴⁵ « Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied / Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée » (*Zone*).

Poèmes nègres (1916), traduits par Tristan Tzara, connaisseur avisé de l'art africain comme « chant profond d'une liberté dionysiaque vécue et pas seulement espérée »⁴⁶, ou l'*Anthologie nègre* (1921) de Blaise Cendrars, l'écrivain bourlingueur, le négrophile qui « n'avait pas mis les pieds en Afrique »⁴⁷ et qui, « miracle » oblige, « est revenu de la guerre avec un bras en plus » (Picasso).

Ethnologues, anthropologues, écrivains et artistes se rejoignent dans leur commune fascination de « l'Afrique – qui fit – refit - et qui fera », selon le mot de Michel Leiris⁴⁸, continent de la vie en abyme (faire-refaire-défaire), où tout est appropriable parce que, terre des génies de la terre, rien n'échoue en propriété de l'homme. L'Africain animiste partage la proximité des esprits-génies sur une terre animée, il anime la terre-génie et en est animé, alors que l'Européen, lui, déploie son génie comme ingénierie de la terre, comme *technè* humaine sur une terre inanimée, la terre de l'homme aménagé(e) en *artefact* virtuel, en « hominescence » (Michel Serres).

C'est que, et Senghor l'a souvent souligné, la pensée négro-africaine est, à la fois, ontologie, religion, mythologie, surtout mythe-*logos*, mythe de la Parole féconde et fécondante. Selon le mythe dogon, par exemple, le Créateur de tout ce qui existe, c'est Amma, le Dieu incréé et tout-puissant. Êtres et choses étaient esquissés, sous forme d'idéogrammes, dans le double placenta de l'œuf du monde. De cet œuf matriciel, fécondé par la parole d'Amma, sont sortis les deux premiers hommes. L'un d'eux, s'étant révolté contre le père, fut changé en renard. L'autre, Nommo, mis à mort et ressuscité, descendit du ciel sur la terre avec une arche qui contenait les huit premiers ancêtres des hommes, de même que les animaux, les végétaux et les minéraux. Tous ces êtres étaient informes et muets avant que Nommo ne leur enseignât la parole, que lui-même avait reçue de Dieu.

Cet apprentissage de la parole est donc également tissage, passage de l'informe à la forme par information, par imprégnation de la parole dans un pré-corps qui, de ce fait, devient chair-et-corps, c'est-à-dire homme-parole, Homme-Nommo, participant à la création par sa parole-substance : « l'Homme-Nommo enseigne la Parole et, de ce fait, achève la création, maître qu'il est du jeu des forces, qu'il enrichit ou vide de leur substance – jusqu'à la mort. »⁴⁹

Ceci confère à l'imaginaire africain toute sa dimension poétique. Créer, c'est participer à l'ontogenèse, à la perpétuation de l'être par élan autogénérateur. L'acte d'engendrer sacre la création par l'œuvre au-delà de l'œuvre. La conception

⁴⁶ Cité par Jean-Claude Blachère, *Le Modèle nègre: aspects littéraires du mythe primitiviste au XX^e siècle*, Dakar, NEA, 1981, p. 150.

⁴⁷ Lilyan Kesteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Éditions Karthala-AUF, coll. « Universités francophones », 2001, p. 40.

⁴⁸ Cité en exergue par Boniface Mongo-Mboussa, *op.cit.*

⁴⁹ L. S. Senghor, *Liberté 3. Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977, p. 220.

conçoit, elle est la visée de l'œuvre dans son concevoir, l'aboutissement de sa conception. En ce sens, l'Europe est ontologiquement désœuvrée, hors de l'Œuvre opérante, du Grand Œuvre comme sacralisation et enchantement du monde. Elle reproduit non pas la substance du monde, sa « terréité » mais son terre à terre, copie, double, et copie de copie, simulacre. Reproductible, le profane prolifère, nourrit sa prolifération de la non-reproductibilité du sacré. La violence du profane (*profanum* « hors du temple ») est ségrégative, elle arrache la terre à ce qui en elle terrifie, il l'arrache à sa « nuit » primordiale, la « blanchit », en fait sa terre propre, sa propriété, expropriation du propre de tous, du plus propre de chacun : l'*humus*-homme-*humus*.

C'est la terre-esprit et la terre-chant de l'Afrique-mère qui rendent l'Europe coupable de matricide culturel par acculturation. L'Europe acculture, met culture sur terre, pour civiliser, c'est-à-dire européeniser. L'Afrique, elle, met terre sur terre pour cultiver la terre-homme, pour humaniser l'*humus* de l'homme, pour rendre celui-ci le plus propre à la terre qu'il est, parce que celle-ci l'a en propre.

La première voix de la terre noire qui recouvre les sirènes européennes est celle du Guyanais René Maran. Son livre aux accents guerriers, *Batouala, véritable roman nègre* (Prix Goncourt, 1921), fait entendre la voix africaine d'outre-mer comme cri d'outre-tombe. Cri de deux Afrique, de deux agonies, celle de la mort et celle de la vie, confondues dans la même femme, dépossédée par la mort (de Batouala), repossédée par la vie (de son rival). Héros métaphysique, avatar moderne de Chaka⁵⁰, Batouala est l'Africain archétypal, catalyseur de cruauté originelle, de la vie comme « théâtre de la cruauté » (Artaud) : « Aha ! L'admirable spectacle que la vue du cadavre d'un vieil ennemi. »⁵¹

L'imaginaire afro-européen de l'Afrique des années trente cristallise autour de l'âme⁵² africaine. Volontiers imaginative⁵³, sensitive et pensante, à la fois *animus*, masculinité inconsciente du féminin, et *anima*, féminité inconsciente du masculin, elle est principe de la vie organique et de la vie psychique de tout ce qui

⁵⁰ Chef zoulou, Chaka assura à son peuple la suprématie sur les Bantous en instaurant l'état de guerre permanent. Atteint de folie sanguinaire, il sera assassiné par les siens, en 1828.

⁵¹ René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Éditions Albin Michel, 1938, p. 122.

⁵² La « personnalité » de l'Africain est un composé de force vitale et de huit âmes ou « kikinu », formant deux groupes de quatre, chacun contenant deux jumelles. Un groupe, formé d'un principe mâle (intelligence et volonté) et d'un principe femelle (intuition et émotion) est logé dans la tête, l'autre, comprenant des principes analogues, est logé dans le sexe, autant physique (procréation) que spirituel (amour). La raison et la volonté participent de la vie sexuelle, l'intuition et l'émotion participent de la vie intellectuelle. Cf. L. S. S., *Liberté 3. Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977, pp. 220-221.

⁵³ « L'âme ne pense jamais sans que la *phantasia* n'entre en jeu. », Aristote, *Peri Psychès [De anima]*, 431 a 16.

est. Son expression-synthèse participe, d'une part, de la notion de *païdeuma*, que l'africanologie doit à Leo Frobenius - révélateur de « la civilisation africaine »⁵⁴ – et, d'autre part, du concept de « négritude »⁵⁵, né dans les milieux d'étudiants africains et antillais « métropolitains ». Son creuset est donc « parisien ». Ses alluvions viennent surtout de la Martinique « charmeuse de serpents », par la poésie dionysiaque, voire « cannibale »⁵⁶ (« soleil cou coupé ») d'Aimé Césaire, – le premier à employer le mot dans son *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) –, du Sénégal, à la fois fleuve, blanc et noir,⁵⁷ et pays du Serpent⁵⁸, le « royaume d'enfance » de L. S. Senghor, ainsi que de la Guyane, pays de l'humour nègre et de « la complainte du nègre » (*Pigments*, 1937) de Léon-Gontran Damas, au rythme de l'« Esclavo soy » (*Black Label*, 1956).

*Et l'Afrique parla*⁵⁹, s'ex-prima, passa du silence originel à l'expression originelle. *Païdeumatique*, synchrone à son enfance, l'Afrique trouve sa vérité dans le dire-vivre particuliers de l'émotion⁶⁰, dans l'être noir é-mu par son sentir et s'émouvant d'être sentiment, saisissement :

Devant la porte Océane au Havre, devant un paysage d'Île-de-France en automne, un palais florentin, une fresque de Giotto, à l'annonce d'une famine aux Indes, d'un cyclone aux Antilles, d'un tremblement de terre à Tananarive, les voilà, les nègres, *saisis* à l'aine, foudroyés par l'éclair. C'est le *griot* devant le

⁵⁴ Léo Frobenius, *La Civilisation africaine*, Paris, Rocher, 1987, coll. « Civilisation et tradition ».

⁵⁵ Selon Senghor, « le mot a un double sens: objectif et subjectif. Objectivement, la négritude, c'est l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir. Subjectivement, c'est la manière, pour chaque nègre ou chaque collectivité noire, de vivre les valeurs de sa civilisation ». Pour la mise en question de la négritude, voir, notamment, Stanislas Adotevi, *Négritude et négrologues*, Paris, U.G.E., 1972, qui décèle, entre autres, une fraternité abstraite des nègres, une essentialisation du nègre, une mêmété nègre toujours et partout. On cite souvent, à ce propos, le mot de l'écrivain nigérian d'expression anglaise Wole Soyinka : « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore! »

⁵⁶ Cf. Suzanne Césaire: « La poésie martiniquaise sera cannibale ou ne sera pas! », *Tropiques*, n° 4, janvier 1942.

⁵⁷ Le fleuve Sénégal est issu de la rencontre du Bafing (« fleuve noir ») et de la Bakoy (« fleuve blanc »).

⁵⁸ Le culte du serpent, au sanctuaire de Mbissel, « veut que de l'enceinte sacrée soit bénie la couleur rouge », Armand Guibert, *Léopold Sédar Senghor*, Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1961, p. 14.

⁵⁹ Leo Frobenius, *Und Afrika sprach*, 1912.

⁶⁰ Cf. le célèbre mot de Senghor : « l'émotion est nègre, la raison est hellène », qu'on a vivement reproché à l'auteur en raison d'une dualisation factice, qui renverrait l'Africain dans le pré-logique.

Prince, la jeune fille devant l'Athlète et le Lion.⁶¹

Cette aptitude à l'émotion panhumaine, au vécu panoptique de l'existence, sous-tend l'ensemble de la poésie négro-africaine comme chant solennel de la « négritude debout », éloge de la rectitude de l'Africain *erectus* et *loquens*, le premier à s'être dressé sur ses pieds et à avoir parlé.⁶²

La poésie des Noirs est leur histoire et leur histoire est lyrique, ce dont témoigne l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (1948) de Senghor, dont la publication marque le centième anniversaire de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Le tragique colonial y trouve ainsi sa consécration poétique. Il naît, en l'occurrence, de la cohabitation de l'autochtone et de l'étranger en ennemis sans territoire ennemi. Les deux camps sont devenus un seul et même camp, une « colonie pénitentiaire ».

En termes de phénoménologie du regard, la préface de Sartre, « Orphée noir », signale une chute « orphique » : l'être « blanc », trimillénaire, le cède au néant « noir » originel. L'œil du Noir immémorial, assujettit l'œil sans mémoire du Blanc. Le voyeurisme perd le voyeur:

Voici des hommes noirs debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus. Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie ; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale, la blancheur de ses yeux c'était un regard encore, de la lumière condensée. L'homme blanc, blanc parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu, éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres. Aujourd'hui ces hommes noirs nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux ; des torches noires, à leur tour, éclairent le monde et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent.⁶³

Il s'ensuit que, aux yeux de Sartre, le dire du Nègre, sa Négritude à dire, sujétion passée en subjectivité, de l'être nègre comme sujet autre, ontologiquement

⁶¹ L. S. S., « Comme les lamantins vont boire à la source », postface à *Éthiopiennes*, dans *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, 1973, 1979, 1984, p. 156. Souligné dans le texte.

⁶² Cf. Merrit Ruhlen, *L'Origine des langues*, Paris, Belin, 1997, qui lance l'hypothèse d'une langue ancestrale, une langue des langues, le *proto-sapiens*, parlée quelque part en Afrique il y a plus de 50 000 ans.

⁶³ L. S. Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée de « Orphée noir » par J.-P. Sartre, Paris, Presses Universitaires de France, 6^e édition « Quadrige », 2002, p. IX. Les Africains en voudront à Sartre pour le rapprochement Négritude-Eurydice : « Dans le moment que les Orphées noirs embrassent le plus étroitement cette Eurydice, ils sentent qu'elle s'évanouit entre leurs bras », *op.cit.*, p. XLI.

inédit, ne saurait avoir lieu que dans la poésie, cri du cœur éveillé au mystère du monde par le mystère du poème :

Parce qu'elle est une subjectivité qui s'inscrit dans l'objectif, la Négritude doit prendre corps dans un poème, c'est-à-dire dans une subjectivité-objet ; parce qu'elle est un Archétype et une Valeur, elle trouvera son symbole le plus transparent dans les valeurs esthétiques ; parce qu'elle est un appel et un don, elle ne peut se faire entendre et et s'offrir que par le moyen de l'œuvre d'art qui est appel à la liberté du spectateur et générosité absolue. La Négritude c'est le contenu du poème, c'est le poème comme chose du monde, mystérieuse et ouverte, indéchiffrable et suggestive ; c'est le poète lui-même.⁶⁴

L'orphisme noir est résurrection du Noir comme rythmicien du cosmos. Harmoniste du *ruthmos* (nombre) et de l'*euruthmos* (« bien rythmé »), il est révélateur du monde comme rythmopée, création rythmée. Au rythme du tam-tam, l'âme du poète se vide de sa démesure pour vibrer à la mesure du monde. Mesure du monde noir, la poésie de Senghor est chant de la terre-Afrique⁶⁵ et de l'Afrique-terre du chant. Le poète n'a pas de mélodie propre, il chante ce qui l'enchanté, le lieu enchanté qui l'envoûte depuis toujours, son « royaume d'enfance », aux secrets protégés et vivifiés par les Muses natales, les poétesses populaires de son village⁶⁶ : les « Trois Grâces ». Jalouses du pouvoir charmeur de leur chant, celles-ci font souvent un jeu de mots sur le prénom du poète, familier des pavots de Morphée: « Sédar, sediro ? ... Que je traduis : « Qui n'a pas honte, n'as-tu pas honte » de t'assoupir sous notre incantation ? »⁶⁷

Cette tendre « manie » des Muses, rappel de l'enfant à l'enfance de la poésie, s'adresse à Sédar Nyilane, fils de Nyilane Bakhoum, d'origine peule, la mère adorée de par la force des liens du sang. Le poète est, de son propre aveu, « culturellement enraciné dans la sérénité »⁶⁸ comme dans sa terre nourricière. Son père, sérère, Basile Diogoye – “diogoye”, le lion, totem du poète – est de lointaine

⁶⁴ *Ibidem*, p.XLIII.

⁶⁵ Parmi les origines probables du latin *Africa* et du grec *Aphrikê*, on a pu évoquer, à part le nom indigène d'une tribu berbère (en latin *Afer*, pluriel *Ifri*), le mot arabe *afar*, « poussière », « terre », correspondant à l'hébreu *afar* et à l'akkadien *epiru*, « poussière », cf. Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dicorobert, 1992, tome I, article « africain ».

⁶⁶ Enchanté par les Muses, le village, lieu d'enchantement, préside ainsi à une double naissance : de l'enfant-poète, appelé à une existence poétique, et du poète-enfant, fils de l'Afrique incantatoire, aède appelé à en magnifier la mémoire. Né le 9 octobre 1906, près de Joal-la-Portugaise, petite ville du pays sérère, ancien royaume du Sine, Senghor a rejoint ses ancêtres le 20 décembre 2001. La topologie de son enfance est topologie de sa poésie aussi.

⁶⁷ L. S. Senghor, *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, 1973, 1979, 1984, p. 346.

⁶⁸ *Idem*.

origine malinké, avec un nom portugais (« Senhor »). Cette triple filiation identitaire: portugaise, sérère (*Sédar*, « qu'on ne peut humilier »), chrétienne-impériale (*Léopold*), fait de lui le métis exemplaire. Au carrefour des cultures et carrefour lui-même, Senghor confirme, par son sang, sa parole et sa plume, aussi bien le mot de Charles de Gaulle – « l'avenir est au métissage » – que celui du sociologue Edgar Morin : « Le métis doit être l'homme de demain. C'est l'homme qui peut fonder son identité directement sur la notion d'humanité ».⁶⁹

Soucieux du poème comme chant accordé au chant du monde, le verbe senghorien associe des voix africaines, celles des « poètes gymniques de son village », qui ne pouvaient créer qu'au rythme des tams-tams, et des voix européennes, celles des « poètes de la rigueur de la forme, de la liberté, voire du délire dans l'imaginaire », qui sont Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, Claudel, Saint-John Perse.

Il s'agit, pour Senghor, de dire l'immanence du divers dans la transcendance du même. En ce sens, Hugo incarnerait, en termes hégéliens, « une poésie totale : à la fois idée et vision, verbe et action, sacerdoce »⁷⁰. Le poète-sacerdote « des siècles » rejoint le griot-historiographe-généalogiste de la tradition africaine. Le chant du griot est célébration du souci le plus profond de la pensée négro-africaine, qui est l'intégration du monde terrestre dans l'univers cosmique, de l'homme en Dieu. La vie de l'Africain est initiation à son passé vivant et essentialisation de cette vie dans le présent par la parole, le geste, la danse, le chant, le poème. La saisie intellectuelle des symboles et la saisie intuitive du sens lui ouvrent l'accès individuel, immédiat et total à la symbiose ontologique de l'homme et du Cosmos.

⁶⁹ Edgar Morin, *Introduction à une politique de l'homme*, Paris, Seuil, 1980, introduction.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 347.